Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle
1859-1930

L'HOMME À LA LÈVRE TORDUE

Les aventures de Sherlock Holmes
(décembre 1891)



Table des matières

L’homme à la lèvre tordue

Isa Whitney, frère de feu Elias Whitney, docteur en théologie, principal du collège de théologie Saint-Georges, s’adonnait fort à l’opium. Cette habitude prit possession de lui, à ce que l’on m’a dit, à la suite d’une sotte fantaisie, alors qu’il était au collège. Il avait lu la description que fait De Quincey de ses sensations et de ses rêves de fumeur d’opium et il avait imprégné son tabac de laudanum pour essayer d’obtenir les mêmes effets. Il trouva, comme tant d’autres, qu’il est plus facile de contracter cette habitude que de s’en défaire, et pendant de longues années il continua d’être esclave de la drogue, en même temps qu’il était, pour ses amis et pour les siens, l’objet d’un mélange de pitié et d’horreur. Même à présent, il me semble le voir encore, épave et ruine d’un noble caractère, tout recroquevillé dans son fauteuil, avec sa face jaune et pâteuse, ses paupières tombantes et ses pupilles réduites comme des pointes d’épingle.

Un soir, c’était en juin 1889, quelqu’un sonna à ma porte, à cette heure où l’on commence à bâiller et à regarder l’horloge. Je me redressai sur ma chaise et ma femme posa sur ses genoux son travail à l’aiguille, avec une grimace de déception.

– Un malade ! dit-elle. Tu vas être obligé de sortir !

Je ronchonnai, car je venais de rentrer après une dure journée.

Nous entendîmes la porte s’ouvrir, puis quelques mots précipités et enfin des pas rapides sur le linoléum. Notre porte s’ouvrit brusquement et une dame, vêtue de sombre et avec un voile noir, entra dans la pièce.

– Vous m’excuserez de venir si tard, commença-t-elle.

Et soudain, perdant toute maîtrise d'elle-même, elle courut vers ma femme, lui jeta les bras autour du cou et se mît à sangloter sur son épaule :

– Oh ! j'ai tant de peine ! s'écria-t-elle. J'ai tant besoin qu'on m'aide un peu !

– En quoi ? dit ma femme et, relevant le voile : C'est Kate Whitney. Comme vous m'avez fait peur ! Je n'avais, à votre entrée, pas idée de qui vous étiez.

– Je ne savais que faire ; et alors, je suis venue tout droit vers vous. C'était toujours comme cela. Les gens en peine venaient vers ma femme comme les oiseaux vers un phare.

– C'est très gentil d'être venue. Maintenant vous allez prendre un peu de vin et d'eau, vous asseoir confortablement et nous raconter tout ça, à moins que vous n'aimiez mieux que j'envoie James se coucher.

– Oh ! non, non ! J'ai aussi besoin de l'avis et de l'aide du docteur. C'est à propos d'Isa. Il n'est pas rentré depuis deux jours et j'ai si peur pour lui !

Ce n'était pas la première fois qu'elle nous avait parlé des ennuis que lui causait son mari, à moi comme médecin, à ma femme comme à une vieille amie et camarade de classe. Nous la calmâmes et la réconfortâmes avec les meilleures paroles que nous pûmes trouver. Savait-elle où était son mari ? Nous était-il possible de le lui ramener ?

Cela semblait possible. Elle avait des renseignements très affirmatifs. Depuis quelque temps, quand la crise le prenait, son mari se rendait dans un bouge, une fumerie d'opium, tout à fait à l'est de la Cité. Jusqu'ici, ses débauches s'étaient bornées à une seule journée et il était toujours rentré le soir, chancelant et épuisé. Mais cette fois la crise avait duré quarante-huit heures et,

sans doute, il était là-bas, prostré parmi la lie des docks, en train d'aspirer le poison ou de dormir pour en dissiper les effets. C'était là qu'on le trouverait, elle en était sûre, à La Barre d'or, dans Upper Swandam Lane. Mais que faire ? Comment une femme jeune et timide comme elle pouvait-elle s'introduire dans un tel endroit pour arracher son mari à ce monde de gens sans aveu ?

Telle était la situation et, naturellement, il n'y avait qu'une issue : ne pourrais-je pas l'accompagner là-bas ? Puis, en y réfléchissant, pourquoi même viendrait-elle ? J'étais le médecin consultant d'Isa Whitney et, en cette qualité, j'avais sur lui quelque influence. Je pourrais m'en tirer, moi, si j'étais seul. Je fis la promesse formelle que je le renverrais chez lui en fiacre d'ici deux heures au plus, s'il était bien à l'adresse qu'elle m'avait donnée. Dix minutes plus tard, ayant quitté mon fauteuil et mon confortable studio, je roulais à toute vitesse en fiacre vers l'est de la ville, chargé, à ce qu'il me semble, d'une étrange mission, encore que l'avenir seul pût me montrer à quel point elle allait être étrange.

Mais il ne se présenta guère de difficultés dans la première étape de mon aventure. Upper Swandam Lane est une ignoble ruelle tapie derrière les quais élevés qui longent le côté nord de la rivière, à l'est du pont de Londres. Entre un magasin de confection et un assommoir dont on approche par un perron qui conduit à un passage noir comme la bouche d'un four, j'ai trouvé le bouge que je cherchais. Donnant à mon cocher l'ordre de m'attendre, j'ai descendu les marches creusées au centre par le piétinement incessant des ivrognes et, à la lumière vacillante d'une lampe à huile placée au-dessus de la porte, j'ai trouvé le loquet et je me suis avancé dans une longue pièce basse, toute remplie de la fumée brune, épaisse et lourde de l'opium, avec de chaque côté des cabines en bois formant terrasse, comme le poste d'équipage sur un vaisseau d'émigrants.

A travers l'obscurité, on distinguait vaguement des corps gisant dans des poses étranges et fantastiques, des épaules voûtées, des genoux repliés, des têtes rejetées en arrière, des

mentons qui se dressaient vers le plafond et çà et là un œil sombre, vitreux qui se retournait vers le nouveau venu. De ces ombres noires scintillaient de petits cercles de lumière rouge, tantôt brillants, tantôt pâlissants, suivant que le poison brûlait avec plus ou moins de force dans les fourneaux des pipes métalliques. La plupart de ces têtes restaient sans rien dire ; quelques-uns marmottaient pour eux-mêmes et d'autres s'entretenaient d'une voix basse, étrange et monocorde, émettant par saccades des propos qui soudain se perdaient dans le silence ; chacun, en fait, mâchonnait ses propres pensées et ne faisait guère attention aux paroles de son voisin. Tout au bout se trouvait un petit brasier de charbon de bois, à côté duquel était assis, sur un trépied de bois, un vieillard grand et mince, dont la mâchoire reposait sur ses poings et les coudes sur ses genoux. Fixement, il regardait le feu.



A mon entrée, un domestique malais au teint jaunâtre s'était précipité vers moi, avec une pipe et la drogue nécessaire, tout en me désignant d'un geste une cabine vide.

– Merci ! dis-je, je ne viens pas pour rester. Il y a ici un de mes amis, M. Isa Whitney, et je désire lui parler.

Je perçus un mouvement, j'entendis une exclamation à ma droite et, en tendant les yeux dans l'obscurité, je vis Whitney pâle, hagard, échevelé, qui me regardait fixement.

– Mon Dieu ! c'est Watson, dit-il.

Il était dans un lamentable état de réaction ; tous ses nerfs tremblaient.

– Dites, Watson, quelle heure est-il ?

– Bientôt onze heures.

– De quel jour ?

– Vendredi 10 juin.

– Dieu du ciel ! Je croyais que nous étions mercredi. Mais nous sommes mercredi. Pourquoi voulez-vous me faire peur comme ça ?

Il laissa tomber son visage sur ses bras et se mit à sangloter d'une façon aiguë.

– Je vous dis que c'est aujourd'hui vendredi. Votre femme vous attend depuis deux jours. Vous devriez avoir honte.

– J'en ai honte aussi. Mais vous vous trompez, Watson, car il n'y a que quelques heures que je suis ici ; trois pipes, quatre pipes… Je ne sais plus combien. Mais je rentrerai avec vous, Watson. Je ne voudrais pas faire peur à Kate – pauvre petite Kate. Donnez-moi la main ! Avez-vous un fiacre ?

– Oui, j’en ai un qui attend.

– Alors je le prendrai, mais je dois sans doute quelque chose. Demandez ce que je dois, Watson. Je ne suis pas en train du tout. Je ne peux rien faire.

Je m’avançai dans l’étroit passage qui courait entre les deux rangées de dormeurs, et, tout en retenant mon souffle pour me préserver des ignobles vapeurs de la drogue, je cherchai de ci, de là, le tenancier. Comme je passais près de l’homme grand et mince qui était assis près du brasier, je me sentis soudain tiré par le pan de mon habit et une voix murmura tout bas :

– Passez votre chemin, puis retournez-vous et regardez-moi.

Les mots frappèrent tout à fait distinctement mon oreille. Je baissai les yeux. Ces paroles ne pouvaient venir que de l’individu qui était à côté de moi, et pourtant il était toujours assis, aussi absorbé que jamais, très mince, très ridé, courbé par la vieillesse, et une pipe à opium se balançait entre ses genoux, comme tombée de ses doigts par pure lassitude. J’avançai de deux pas et me retournai. Il me fallut toute ma maîtrise de moi-même pour ne pas pousser un cri d’étonnement. L’homme avait pivoté de telle sorte que personne d’autre que moi ne pouvait le voir. Ses vêtements s’étaient remplis, ses rides avaient disparu, les yeux ternes avaient retrouvé leur éclat et c’était Sherlock Holmes qui, assis là, près du feu, riait doucement de ma surprise. Il me fit signe de m’approcher de lui et, en même temps, tandis qu’il tournait à demi son visage vers les autres, il redevenait l’être sénile et décrépit de tout à l’heure.



– Holmes ! murmurai-je, que diable faites-vous dans ce bouge ?

– Aussi bas que possible, répondit-il, j'ai d'excellentes oreilles. Si vous aviez la bonté de vous débarrasser de votre imbécile d'ami, je serais enchanté de causer un peu avec vous.

– J'ai un fiacre à la porte.

– Alors, je vous en prie, renvoyez-le avec ce fiacre. Vous pouvez l'y mettre en toute sécurité, car il me semble trop flasque pour faire des bêtises. Je vous recommande aussi d'envoyer un mot par le cocher à votre femme pour lui dire que vous avez lié votre sort au mien. Si vous voulez bien m'attendre dehors, je vous rejoindrai dans cinq minutes.

Il était difficile de répondre par un refus à n'importe quelle demande de Holmes, car elles étaient toujours très expressément formulées avec un air de profonde autorité. Je sentais d'ailleurs

qu'une fois Whitney enfermé dans le fiacre, ma mission était pratiquement remplie ; et quant au reste, je ne pouvais rien souhaiter de mieux que de me trouver associé avec mon ami pour une de ces singulières aventures qui étaient la condition normale de son existence. En quelques minutes, j'avais écrit mon billet, payé les dépenses de Whitney, j'avais conduit celui-ci au fiacre et je l'avais vu emmener dans l'obscurité. Quelques instants après, un être décrépît sortait de la fumerie d'opium et je m'en allais dans la rue avec Sherlock Holmes. Dans les deux premières rues, il marcha le dos voûté en traînant la jambe d'un pas incertain. Puis, après un rapide regard aux alentours, il se redressa et partit soudain d'un cordial éclat de rire.

– Je suppose, Watson, que vous vous imaginez qu'outre mes injections de cocaïne, je me suis mis à fumer l'opium et que cela s'ajoute à toutes ces autres petites faiblesses à propos desquelles vous m'avez favorisé de vos vues professionnelles.

– J'ai certes été surpris de vous trouver là.

– Pas plus que moi de vous y trouver.

– Je venais chercher un ami.

– Et moi chercher un ennemi.

– Un ennemi ?

– Oui, un de mes ennemis naturels, ou, dirais-je mieux, de mes proies naturelles. En bref, Watson, je suis au beau milieu d'une enquête très remarquable et j'ai espéré trouver une piste dans les divagations incohérentes de ces abrutis, comme je l'ai fait auparavant. Si l'on m'avait reconnu dans ce bouge, ma vie n'aurait pas valu qu'on l'achetât pour une heure, car je me suis servi de ce bouge dans le passé pour mes propres fins et cette canaille de Lascar, qui en est le tenancier, a juré de se venger de moi. Il existe, sur le derrière du bâtiment, près du coin du quai de

Saint-Paul, une trappe qui pourrait raconter d'étranges histoires sur tout ce à quoi elle a livré passage par des nuits sans lune.

– Quoi ! vous ne parlez pas de cadavres ?

– Si donc, des corps, Watson. Nous serions riches, Watson, Si nous avions autant de milliers de livres qu'on a mis à mort de pauvres diables dans ce bouge. C'est le plus abject piège à assassinats sur tout le cours de la rivière et je crains fort que Neville Saint-Clair n'y soit entré pour n'en jamais sortir. Mais notre voiture doit être ici…

Il mit ses deux index entre ses dents et siffla d'une façon aiguë, signal auquel, dans le lointain, on répondit par un sifflement pareil et qui fut bientôt suivi d'un bruit de roues et du trot des sabots d'un cheval.

– Et maintenant, Watson, dit Holmes, tandis qu'une charrette s'avançait rapidement dans l'obscurité en projetant, par ses lanternes latérales, deux tunnels de lumière jaune, vous venez avec moi, hein ?

– Si je peux vous être utile.

– Un ami loyal est toujours utile. Et un chroniqueur plus encore. Ma chambre aux *Cèdres* a deux lits.

– *Les Cèdres* ?

– Oui, c'est la maison de M. Saint-Clair. J'y demeure pendant que je mène mon enquête.

– Où est-ce donc ?

– Près de Lee, dans le Kent. Nous avons une course de sept milles devant nous.

– Mais je suis toujours dans l'obscurité.

– Exact, mais vous allez tout savoir. Sautez là. Ça va, Jean, nous n'aurons pas besoin de vous. Prenez cette demi-couronne. Venez me chercher demain vers onze heures. Laissez aller ; au revoir.



Il toucha le cheval avec son fouet et nous partîmes au grand galop, à travers une interminable succession de rues sombres et désertes qui s'élargirent graduellement. Nous nous trouvâmes bientôt emmenés comme le vent sur un large pont garni de parapets ; la rivière boueuse coulait paresseusement au-dessous. Plus loin s'étendait un autre désert de briques et de mortier ; le silence n'en était rompu que par le pas lourd et régulier de l'agent de police ou par les chants et les cris de fêtards attardés. Un nuage déchiqueté flottait lentement dans le ciel et une étoile ou deux scintillaient çà et là, entre les déchirures des nuages.

Holmes conduisait en silence, la tête inclinée sur la poitrine, de l'air d'un homme perdu dans ses pensées ; cependant, assis auprès de lui, j'étais curieux de savoir ce que pouvait bien être cette nouvelle enquête qui semblait si fort lui occuper l'esprit.

Nous avions couvert plusieurs milles et nous allions parvenir aux abords de la ceinture de villas de la banlieue quand il se secoua, haussa les épaules et alluma sa pipe avec toute l'apparence d'un homme qui s'est rendu compte qu'il a agi pour le mieux.

– Vous avez une grande faculté de silence, Watson, dit-il. Cela fait de vous un compagnon inappréciable ; ma parole, c'est une grande chose d'avoir quelqu'un à qui ne pas parler, car mes pensées ne sont pas toujours des plus plaisantes. J'étais en train de me demander ce que je dirais à cette chère petite femme, tout à l'heure, quand elle viendrait à notre rencontre à la porte.

– Vous oubliez que je ne suis au courant de rien.

– J'aurai juste le temps de vous donner les faits de l'affaire avant d'arriver à Lee. Tout semble absurdement simple et pourtant, malgré tout, je ne peux rien trouver qui me permette le moindre progrès. Il y a une quantité de fils, sans doute, mais je suis incapable d'en saisir le bout. Maintenant je vais vous exposer le cas avec netteté et concision, Watson, et peut-être percevrez-vous une étincelle là où tout est obscur pour moi.

– Allez-y donc.

– Il y a quelques années – pour être précis, en mai 1884 – vint à Lee un monsieur du nom de Neville Saint-Clair qui paraissait avoir beaucoup d'argent. Il prit une grande villa, en fit très joliment arranger les jardins et, d'une façon générale, y vécut sur un grand pied. Peu à peu, il se fit des amis dans le voisinage et, en 1887, il épousa la fille d'un brasseur de la ville ; il a eu d'elle, à ce jour, deux enfants. Il n'avait pas d'occupation

permanente, mais, détenant des intérêts dans plusieurs sociétés, il allait à Londres, en général le matin, pour rentrer chaque soir par le train qui part de la gare de Cannon Street à cinq heures quatorze. M. Saint-Clair a maintenant trente-sept ans, c'est un homme aux habitudes sobres, bon mari, père très affectueux, et très estimé de tous ceux qui le connaissent. Je peux ajouter que ses dettes, à l'heure présente, s'élèvent, autant que nous avons pu nous en rendre compte, à quatre-vingt-huit livres et dix shillings, alors qu'il a à son compte deux cent vingt livres, à la Banque de la Ville et des Comtés. Il n'y a donc aucune raison de penser que ce sont des ennuis d'argent qui l'ont tracassé.

« Lundi dernier M. Neville Saint-Clair est parti pour Londres un peu plus tôt que d'ordinaire et, avant de partir, il avait fait la remarque qu'il avait à faire deux commissions importantes et qu'il rapporterait à son petit garçon, en rentrant, une boîte de cubes. Or, par le plus grand des hasards, sa femme, ce même lundi, très peu de temps après son départ, reçut un télégramme l'informant qu'un petit paquet, d'une très grande valeur, qu'elle avait attendu, était à sa disposition dans les bureaux de la Compagnie de Navigation d'Aberdeen. Or, Si vous connaissez bien votre Londres, vous savez que le siège de cette Compagnie se trouve dans Fresne Street, une rue qui bifurque d'Upper Swandam Lane où vous m'avez trouvé ce soir. Mme Saint-Clair déjeuna, partit pour la Cité, fit quelques achats et se dirigea vers le siège de la Compagnie ; elle retira son paquet et à quatre heures trente-cinq exactement elle se trouvait en train de remonter Swandam Lane pour retourner à la gare. M'avez-vous bien suivi jusqu'ici ?

– C'est très clair.

– Si vous vous rappelez, il faisait très chaud lundi dernier. Mme Saint-Clair marchait lentement, regardait à droite et à gauche dans l'espoir de voir un fiacre, car elle n aimait guère le voisinage où elle se trouvait. Tandis qu'elle allait ainsi dans Swandam Lane, elle entendit tout à coup une exclamation ou un cri perçant et son sang se glaça à la vue de son mari qui la

regardait et, à ce qu'il lui sembla, lui faisait des signes d'une fenêtre du second étage. La fenêtre était ouverte et elle vit distinctement son visage, qu'elle décrit comme terriblement bouleversé. Il agitait ses mains frénétiquement dans sa direction à elle, puis il disparut de la fenêtre, Si rapidement qu'il semblait avoir été attiré à l'intérieur par une force irrésistible. Une chose singulière qui tira l'œil de cette femme observatrice, ce fut que, bien que son mari fût vêtu de sombre, comme le matin en partant, il n'avait ni col, ni cravate.



« Convaincue qu'il lui était arrivé quelque chose, elle dégringola les marches – car la maison n'était autre que cette fumerie d'opium où vous m'avez trouvé. Elle traversa en courant la pièce du devant, et tenta de grimper l'escalier qui menait au premier étage. Au pied de l'escalier, toutefois, elle rencontra cette canaille de Lascar dont je vous ai parlé. Il l'écarta et, aidé d'un

Danois qui lui sert d'employé, la rejeta dans la rue. En proie aux craintes et aux doutes les plus affolants, elle courut en toute hâte dans la ruelle et, par un heureux hasard, elle rencontra dans Fresne Street quelques agents de police qui, avec un brigadier, partaient faire leur ronde. Le brigadier et deux hommes revinrent avec elle et, malgré la résistance obstinée du propriétaire, ils se dirigèrent vers la pièce où M. Saint-Clair avait été aperçu en dernier lieu. Là, aucune trace de lui. En fait, dans tout l'étage on ne put trouver personne, à part un misérable estropié, hideux d'aspect, qui, paraît-il, logeait là. Et celui-ci et Lascar jurèrent avec force que, de toute l'après-midi, il n'y avait eu personne d'autre dans la pièce du devant. Leurs dénégations étaient si fermes que le brigadier en fut ahuri et en était presque arrivé à croire que Mme Saint-Clair s'était trompée quand, en poussant un cri, elle s'élança vers une petite boîte en bois blanc posée sur la table et en souleva brusquement le couvercle. Il en tomba une cascade de cubes d'enfant. C'était le jouet qu'il avait promis de ramener à la maison.

« Cette découverte et la confusion de l'estropié firent que le brigadier se rendit compte que l'affaire était sérieuse. On examina soigneusement les pièces et tous les résultats concluaient à un crime abominable. La première pièce, simplement meublée, communiquait avec une petite chambre à coucher qui donnait sur le derrière d'un des quais. Entre le quai et la fenêtre de la chambre à coucher, se trouve une bande de terrain étroite qui, séchée à marée basse, est recouverte à marée haute de plus d'un mètre trente d'eau. La fenêtre de la chambre à coucher, assez large, s'ouvrait du bas. En l'examinant, on découvrît des traces de sang sur le seuil de la fenêtre et on voyait des gouttes de sang çà et là sur le plancher de la chambre à coucher. Jetés derrière un rideau de la première pièce, on trouva tous les vêtements de M. Neville Saint-Clair, exception faite de son costume. Ses chaussures, ses chaussettes, son chapeau, sa montre – tout était là. D'ailleurs, aucune trace de violence sur tous ces vêtements et nulle autre trace de M. Neville Saint-Clair. Selon toute apparence, il a dû sortir par la fenêtre, car on n'a pu découvrir d'autre sortie, et les taches de sang sur le seuil font mal augurer d'une éventuelle

fuite à la nage, car la marée était à son plus haut au moment de la tragédie.

« Et maintenant, que je vous parle des canailles qui semblaient directement impliquées dans l'affaire. On connaissait Lascar par ses antécédents lamentables, mais comme on savait par le récit de Mme Saint-Clair qu'il se trouvait au pied de l'escalier quelques secondes après l'apparition de son mari à la fenêtre, il était difficile de le considérer comme autre chose que complice du crime. Sa défense fut qu'il ignorait absolument tout et il déclara énergiquement tout ignorer des faits et gestes de Hugh Boone, son locataire, et ne pouvoir en aucune façon expliquer la présence des vêtements du disparu.

« Suffit pour Lascar, le tenancier. Parlons maintenant du sinistre estropié qui occupe le second étage de la fumerie et qui fut certainement le dernier à voir Neville Saint-Clair. Son nom est Hugh Boone et sa face hideuse est familière à tous ceux qui fréquentent la Cité. C'est un mendiant professionnel, bien que, pour éluder les ordonnances de la police, il prétende exercer un petit commerce d'allumettes-bougies. A quelque distance, en descendant Threadneedle Street, du côté gauche, le mur fait un petit angle, comme vous avez pu le remarquer. C'est là que cet individu vient s'asseoir tous les jours, les jambes croisées, sa toute petite provision d'allumettes sur ses genoux. Comme c'est un spectacle pitoyable, une petite pluie d'aumônes tombe dans la casquette de cuir graisseuse qu'il pose sur le trottoir à côté de lui. J'ai plus d'une fois observé le bonhomme – sans penser jamais que j'aurais à faire sa connaissance par nécessité professionnelle – et j 'ai toujours été surpris de la moisson qu'il récoltait en peu de temps. Son aspect, voyez-vous, est si remarquable, que personne ne peut passer près de lui sans y prêter attention. Une touffe de cheveux jaunes, un visage pâle défiguré par une horrible cicatrice qui, en se contractant, a retourné le bord externe de sa lèvre supérieure, un menton de bouledogue, une paire d'yeux très perçants et noirs qui offrent un contraste singulier avec la couleur de ses cheveux, tout cela le distingue de la foule ordinaire des mendiants ; comme on distingue aussi son esprit, car il a toujours

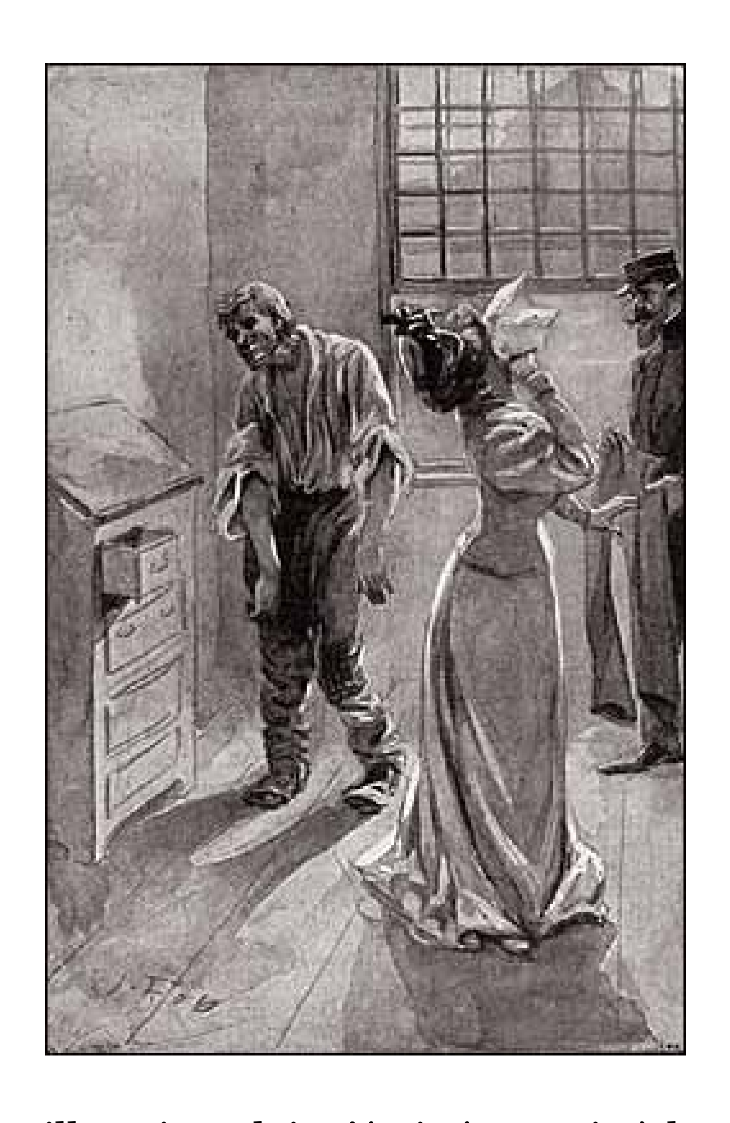
une réplique toute prête à n'importe quelle plaisanterie que les passants peuvent lui lancer. Tel est l'homme qui, nous venons de l'apprendre, est le locataire de la fumerie et qui a été le dernier à voir le père de famille honorable que nous cherchons.



– Mais un estropié ! dis-je. Qu'aurait-il pu faire tout seul contre un homme dans la force de l'âge ?

– C'est un estropié en ce sens qu'il boite, mais sous tous les autres rapports, il semble très fort et en bonne forme. Sûrement, Watson, votre expérience médicale vous dirait que la faiblesse d'un membre est souvent compensée par une force exceptionnelle des autres.

– Je vous en prie, continuez votre récit.



– Mme Neville Saint-Clair s'était évanouie à la vue des taches de sang sur la fenêtre et la police l'accompagna jusque chez elle en fiacre, puisque sa présence ne pouvait en aucune façon être utile à l'enquête. Le brigadier Barton, chargé de l'affaire, a examiné très soigneusement les lieux, mais sans rien trouver qui jetât quelque lumière sur l'affaire. On avait pourtant commis une faute en n'arrêtant pas Boone sur-le-champ, car cela lui laissa quelques minutes pendant lesquelles il put communiquer avec son ami Lascar ; toutefois cette faute fut vite réparée, et il fut appréhendé et fouillé sans qu'on trouvât rien qui permît de l'incriminer. Il y avait, c'est vrai, quelques traces de sang sur la manche droite de sa chemise, mais il fit voir que son annulaire avait une coupure près de l'ongle, et il expliqua que le sang venait de là et ajouta qu'il s'était approché de la fenêtre peu auparavant et que, sans doute, les taches de sang que l'on avait relevées provenaient de la même source. Il proclama avec force qu'il n'avait jamais vu M. Neville Saint-Clair et jura que la présence

des vêtements de celui-ci dans sa chambre était un mystère pour lui, tout autant que pour la police. Quant à l'affirmation de Mme Saint-Clair qu'elle avait bel et bien vu son mari à la fenêtre, il prétendit qu'elle devait ou bien être folle ou bien avoir rêvé. On l'emmena au poste de police en dépit de ses bruyantes protestations, pendant que le brigadier demeurait sur les lieux dans l'espoir que la marée descendante fournirait peut-être quelque nouvel indice.

« Ce fut ce qui se produisit, mais on ne trouva guère sur la rive boueuse ce qu'on avait craint d'y trouver. Ce fut le vêtement de Neville Saint-Clair et non Neville Saint-Clair lui-même qu'on trouva là, gisant à découvert, quand la marée se fut retirée. Et qu'imaginez-vous qu'il y avait dans les poches ?

– Je ne saurais le dire.

– Non, je ne crois pas que vous le devinerez. Toutes les poches étaient bourrées de gros et de petits sous – quatre cent vingt et un gros sous et deux cent soixante-dix petits sous. Rien d'étonnant que l'habit n'eût pas été emporté par la marée. Mais un corps humain, c'est une autre affaire. Il existe, entre le quai et la maison, un remous impétueux. Il parut assez vraisemblable que l'habit ainsi lesté fût resté là, alors que le corps dépouillé avait été aspiré par le remous et entraîné dans le fleuve.

– Mais vous me dites que l'on avait trouvé tous les autres vêtements dans la chambre. Le corps aurait-il été vêtu de son seul costume ?

– Non, Monsieur ; mais on pourrait expliquer les faits de manière assez spécieuse. Supposez que le dénommé Boone ait jeté Neville Saint-Clair par la fenêtre et qu'il n'y ait pas eu un seul témoin pour le voir. Que fera-t-il, alors ? Naturellement l'idée lui vient tout de suite qu'il faut se débarrasser des vêtements dénonciateurs. Alors il saisit le costume et, au moment de le jeter, il s'avise qu'il va flotter et ne coulera pas au fond. Il n'a que peu

de temps devant lui, car il a entendu la bagarre en bas quand la femme a tenté de monter de force ; peut-être aussi a-t-il su par son complice Lascar que la police accourt dans la rue. Il n'y a pas un moment à perdre. Il se précipite vers un magot caché où se trouve accumulé le produit de sa mendicité et il fourre toutes les pièces sur lesquelles il peut mettre les mains dans les poches du costume, pour être sûr qu'il coulera. Il le lance au-dehors et il en aurait fait autant des autres vêtements s'il n'avait entendu en bas des pas précipités, mais il n'a eu que le temps de fermer la fenêtre quand la police a fait son apparition.

– Tout cela semble plausible.

– Eh bien ! faute de mieux, ce sera l'hypothèse sur laquelle nous travaillerons. Boone, je vous l'ai dit, a été arrêté et emmené au poste, mais on n'a pas pu prouver qu'on ait jamais eu auparavant quoi que ce soit à lui reprocher. Depuis des années on le connaissait comme un mendiant de profession, mais sa vie semblait avoir toujours été tranquille et inoffensive. Voilà où en sont les choses à l'heure présente et toutes les questions qu'il s'agit de résoudre ; ce que Saint-Clair faisait dans le bouge, ce qui lui est arrivé quand il était là, et quel rôle a joué Boone dans sa disparition, toutes ces questions sont aussi loin que jamais d'être résolues. J'avoue que je ne peux, dans ma carrière, me rappeler aucun cas qui, au premier abord, semblât si simple et qui cependant présentât tant de difficultés !

Pendant que Sherlock Holmes avait relaté cette singulière suite d'événements, nous avions traversé à toute vitesse la banlieue de la grande ville ; nous avions laissé derrière nous les dernières maisons disséminées çà et là et nous roulions bruyamment le long d'une route campagnarde bordée d'une haie de chaque côté. Sur la fin du récit, cependant, nous traversions deux villages aux maisons éparses et dont quelques lumières éclairaient encore les fenêtres. « Nous sommes maintenant à la lisière de Lee, dit mon compagnon, et dans notre brève course nous avons touché trois comtés anglais partant du Middlesex nous avons traversé un coin du Surrey et nous finissons dans le

Kent. Voyez-vous cette lumière parmi les arbres ? C'est la villa Les Cèdres, et auprès de cette lumière est assise une femme dont les oreilles anxieuses ont déjà, je n'en doute point, perçu le bruit des sabots de notre cheval.

– Mais pourquoi ne menez-vous pas l'affaire de Baker Street ?

– Parce qu'il y a de nombreuses recherches qu'il faut faire ici. Mme Saint-Clair a eu l'amabilité de mettre deux pièces à ma disposition, et vous pouvez être assuré qu'elle ne saurait faire qu'un accueil cordial à mon ami et collègue. Cela me coûte fort de la rencontrer, Watson, alors que je n'apporte encore aucune nouvelle de son mari. Nous y voici. Holà ! là ! Holà !Nous nous étions arrêtés en face d'une grande villa, située au centre de la propriété. Un petit valet d'écurie accourut à la tête du cheval, et, ayant sauté de la voiture, je remontai, derrière Holmes, la petite allée de gravier qui serpentait jusqu'à la maison. Comme nous en approchions, la porte s'ouvrit brusquement et une petite femme blonde parut dans l'entrée. Elle était vêtue d'une sorte de mousseline de soie légère, avec un soupçon de peluche rose au cou et aux poignets. Sa silhouette se détachait contre le flot de la lumière une main sur la porte, l'autre à moitié levée dans son empressement, le buste légèrement incliné, la tête et le visage tendus vers nous, les yeux anxieux, les lèvres entrouvertes, tout son être semblait nous interroger.

– Eh bien ? s'écria-t-elle. Eh bien ?

Puis, en voyant que nous étions deux, elle poussa un cri d'espérance, mais celui-ci se changea en un gémissement quand elle vit mon compagnon hocher la tête et hausser les épaules

– Pas de bonnes nouvelles ?

– Aucune.

– Pas de mauvaises non plus ?

– Non.

– Dieu merci pour cela. Mais entrez, vous devez être fatigué, car la journée a été longue, pour vous.

– Monsieur est mon ami, le Dr Watson. Il m'a été d'une aide vitale dans plusieurs affaires et un heureux hasard m'a permis de l'amener avec moi et de l'associer â cette enquête.

– Je suis enchantée de vous voir, dît-elle en me serrant chaleureusement la main. Vous pardonnerez, j'en suis sûre, tout ce qui peut être défectueux dans notre organisation, quand vous réfléchirez au coup qui nous a frappés si brusquement.

– Chère Madame, dis-je, je suis un vieux soldat et même s'il n'en était pas ainsi, je peux très bien voir que vous n'avez pas besoin de vous excuser. Si je puis vous être utile soit à vous, soit à mon ami, j'en serai, en vérité très heureux.

– Maintenant, Monsieur Sherlock Holmes, dit la dame pendant que nous entrions dans une salle à manger bien éclairée, sur la table de laquelle on avait préparé un souper froid, j'aimerais beaucoup vous poser une ou deux questions très précises auxquelles je vous prierai de faire une réponse également très précise.

– Certainement, Madame.

– Ne vous occupez pas de ce que je ressens. Je ne suis pas hystérique et je ne m'évanouis point. Je désire simplement vous entendre exprimer votre opinion, mais votre opinion sincère.

– Sur quoi, Madame ?

– Tout au fond de votre cœur, croyez-vous que Neville soit vivant ?



La question parut embarrasser Sherlock Holmes.

– Franchement donc !

Debout sur le tapis du foyer, elle répéta les deux mots, en regardant fixement Sherlock, renversée en arrière dans une bergère.

– Franchement donc, Madame, je ne le crois pas.

– Vous pensez qu'il est mort ?

– Je le pense.

– Assassiné ?

– Je ne dis pas cela. Peut-être.

– Et quel jour est-il mort ?

– Lundi.

– Alors peut-être, Monsieur Holmes, aurez-vous la bonté de m’expliquer comment il se fait que j’aie, aujourd’hui, reçu cette lettre de lui ?

Sherlock Holmes bondit de son fauteuil comme s’il avait été galvanisé.



– Quoi ? rugit-il.

– Oui, aujourd’hui.

Elle était debout et, souriante, tenait en l’air un petit carré de papier.

– Puis-je la voir ?

– Certainement.

Il lui prit le message avec fébrilité et, l’aplatissant sur la table, il en approcha la lampe et l’examina très attentivement. J’avais quitté ma chaise et je regardais par-dessus son épaule. L’enveloppe était très grossière, elle portait le cachet de la poste de Gravesend, avec la date même du jour ou plutôt de la veille, car il était déjà bien plus de minuit.

– Écriture bien lourde ! murmura Holmes. Sûrement ce n’est pas là l’écriture de votre mari, Madame.

– Non, mais le contenu est de son écriture.

– Je vois aussi que celui, quel qu’il soit, qui a écrit l’enveloppe a dû aller s’informer de l’adresse.

– Comment pouvez-vous dire cela ?

– Le nom, vous le voyez, est écrit d’une encre parfaitement noire qui a séché toute seule. Le reste est d’une couleur grisâtre qui indique que l’on a employé un papier buvard. Si l’enveloppe avait été écrite tout d’un coup, puis passée au buvard, il n’y aurait point des mots d’un ton plus foncé. Cet homme a écrit le nom et puis il y a eu un arrêt, une pause avant d’écrire l’adresse, ce qui peut seulement signifier que l’adresse ne lui était pas familière. C’est une chose insignifiante, bien sûr, mais rien n’est plus important que les choses insignifiantes. Voyons la lettre, maintenant. Ah ! On a joint quelque chose à la lettre.

– Oui, il y avait un anneau : son cachet.

– Et vous êtes sûre que c'est l'écriture de votre mari ?

– Oui une de ses écritures.

– Une ?

– Son écriture quand il est pressé. Elle diffère beaucoup de son écriture ordinaire pourtant je la reconnais bien.

Holmes lut :

« Chérie n'aie pas peur. Tout ira bien. Il y a une grosse erreur, il faudra peut-être un certain temps pour la rectifier. Attends avec patience. NEVILLE. »

– Écrite au crayon sur la feuille de garde d'un livre in-octavo, sans filigrane ; a été mise à la poste aujourd'hui à Gravesend par quelqu'un qui avait le pouce sale. Ah ! et la gomme de la fermeture a été léchée (ou je me trompe beaucoup) par une personne qui avait chiqué. Et vous n'avez, Madame, aucun doute que ce soit bien l'écriture de votre mari ?

S

– Pas le moindre doute. C'est Neville qui a écrit ces mots-là.

– Et ils ont été mis à la poste de Gravesend aujourd'hui. Eh bien, Madame Saint-Clair, les nuages s'éclaircissent, bien que je ne me risquerais pas à dire que le danger soit passé !

– Mais il doit être vivant, Monsieur Holmes.

– A moins que ce ne soit là un faux très habile pour nous lancer sur une fausse piste. La bague, après tout, ne prouve rien. On peut la lui avoir prise.

– Non, non ! c’est bien, absolument bien, son écriture.

– D’accord ! Pourtant ce billet a pu être écrit lundi et mis à la poste aujourd’hui seulement.

– C’est possible.

– S’il en est ainsi, bien des choses ont pu survenir depuis.

– Oh ! il ne faut pas me décourager, Monsieur Holmes. Je sais qu’il ne court aucun danger. Il y a entre nous tant d’affinités que s’il lui arrivait malheur je le saurais, je le sentirais. Le jour même où je l’ai vu pour la dernière fois, il s’est coupé. Il était dans la chambre à coucher et moi, de la salle à manger où j’étais, je me suis sur-le-champ précipitée au premier, car j’étais certaine que quelque chose venait de lui arriver. Croyez-vous que j’aurais été sensible à une telle bagatelle et que, malgré cela, j’ignorerais sa mort ?

– J’ai vu trop de choses pour ne pas savoir que les impressions d’une femme peuvent être de plus de poids que les conclusions analytiques d’un logicien. Et vous avez certainement, en cette lettre, une preuve importante pour corroborer votre façon de voir. Mais Si votre mari est vivant et s’il peut écrire, pourquoi resterait-il loin de vous ?

– Je ne saurais l’imaginer. C’est inconcevable.

– Et lundi, avant de vous quitter, il n’a fait aucune remarque ?

– Non.

– Et vous avez été surprise de le voir dans Swandam Lane ?

– Très surprise.

– La fenêtre était-elle ouverte ?

– Oui.

– Alors il aurait pu vous appeler ?

– C'est vrai.

– Et, d'après ce que je sais, il a seulement poussé un cri inarticulé ?

– Oui.

– C'était, pensiez-vous, un appel au secours.

– Oui, il a agité les mains.

– Mais ce pouvait être un cri de surprise. L'étonnement en vous voyant de façon inattendue a pu lui faire jeter les bras en l'air.

– C'est possible.

– Et vous avez pensé qu'on le tirait en arrière.

– Il a disparu si brusquement.

– Il a pu faire un bond en arrière. Vous n'avez vu personne d'autre dans la pièce ?

– Non, mais cet homme horrible a avoué qu'il y était, et Lascar était au pied de l'escalier.

– Exactement. Votre mari, autant que vous avez pu voir, portait ses vêtements ordinaires ?

– A l’exception de son col ou de sa cravate. J’ai vu nettement sa gorge nue.

– Avait-il jamais parlé de Swandam Lane ?

– Jamais.

– Vous avait-il jamais laissé percevoir à certains signes, qu’il avait fumé de l’opium ?

– Jamais.

– Merci, Madame Saint-Clair ; ce sont là les points principaux sur lesquels je désirais être absolument renseigné. Nous allons maintenant souper légèrement et nous nous retirerons, car nous aurons peut-être demain une journée très occupée.

On avait mis à notre disposition une grande et confortable chambre à deux lits et je fus rapidement entre mes draps, car je me sentais fatigué après cette nuit d’aventures. Sherlock Holmes, cependant, était un homme qui, quand il avait en tête un problème à résoudre, passait des jours et même une semaine sans repos, à tourner et retourner son problème, à réarranger les faits, à les considérer sous tous les points de vue, jusqu’à ce qu’il en eût complètement pris la mesure ou qu’il se fût convaincu que ses données étaient insuffisantes. Pour moi, il fut bientôt évident qu’il se préparait en vue d’une veillée qui durerait toute la nuit. Il enleva son habit et son gilet, endossa une ample robe de chambre bleue, puis erra dans la pièce pour rassembler les oreillers du lit, et les coussins du canapé et ceux des fauteuils. Il en construisît une sorte de divan oriental sur lequel il se percha, les jambes croisées, avec, devant lui, un paquet de tabac ordinaire et une boîte d’allumettes. Dans la vague lumière de la lampe, je le voyais là, assis, une vieille pipe de bruyère entre les dents, les yeux

perdus attachés à un coin du plafond, la fumée bleue montant au-dessus de lui et la lumière mettant en relief ses traits aquilins. Tel il était, silencieux et immobile, quand je m'endormis, tel je le retrouvai quand un cri subit m'éveilla. Le soleil d'été brillait dans notre chambre. Sherlock Holmes avait toujours sa pipe entre les dents, la fumée montait toujours en volutes et la chambre était pleine d'un intense brouillard de tabac ; il ne restait d'ailleurs plus rien du paquet de tabac que j'avais vu la veille.



– Réveillé, Watson ? demanda-t-il.

– Oui.

– Dispos pour une course matinale ?

– Certainement.

– Alors, habillez-vous.

– Personne ne bouge encore, mais je sais où couche le garçon d'écurie et nous aurons bientôt la voiture.

Ce disant, il riait sous cape, ses yeux pétillaient et il avait l'air d'un homme totalement différent du sombre penseur de la veille.

Tout en m'habillant, j'ai regardé ma montre. Il n'y avait rien de surprenant que personne ne bougeât. Il était quatre heures vingt-cinq. J'avais à peine fini que Holmes revenait et m'annonçait que le garçon était en train d'atteler.

– Je vais mettre à l'épreuve une de mes théories, dit-il en enfilant ses chaussures. Je crois, Watson, que vous êtes en ce moment en présence d'un des plus parfaits imbéciles de l'Europe. Je mérite un coup de pied qui m'enverrait à tous les diables ; mais je crois que je tiens maintenant la clé de l'affaire.

– Et où est-elle ? demandai-je en souriant.

– Dans la salle de bains. Vraiment, je ne plaisante pas, continua-t-il devant mon air d'incrédulité. J'en viens et je l'ai prise, et je l'ai là, dans mon sac de voyage. Venez, mon cher, et nous verrons si elle va dans la serrure.

Nous sommes descendus aussi doucement que possible et nous sommes sortis dans l'éclatant soleil du matin. Le cheval et la carriole étaient sur la route, avec, à la tête de la bête, le garçon d'écurie à moitié habillé. Nous avons sauté en voiture et à toute vitesse nous avons pris le chemin de Londres. Quelques charrettes seulement, chargées de légumes pour la capitale, s'avançaient sur la route, mais les villas qui la bordent de chaque côté étaient silencieuses et mortes comme celles d'une ville de rêve.

– Sous certains rapports, dit Holmes, en touchant du fouet le cheval pour lui faire prendre le galop, j'avoue que j'ai été aussi

aveugle qu'une taupe, mais quand il s'agit d'apprendre la sagesse, mieux vaut tard que jamais.

En ville les tout premiers levés, encore à demi endormis, commençaient tout juste à mettre le nez à la fenêtre, que nous roulions déjà le long des rues du côté du Surrey. Suivant la route du pont de Waterloo, nous avons traversé la rivière et, tournant brusquement à droite par Wellington Street, nous nous sommes trouvés dans Bow Street. Sherlock Holmes était bien connu au commissariat central et les deux agents à la porte le saluèrent. L'un d'eux tint la bride du cheval pendant que l'autre nous faisait entrer.

– Qui est de service ? demanda Holmes.

– L'inspecteur Bradstreet, Monsieur.

– Ah ! Bradstreet, comment allez-vous ?

– Un fonctionnaire grand et corpulent s'était avancé dans le couloir dallé. Il avait sur la tête un calot pointu et était vêtu d'un habit à brandebourgs.

– Je voudrais vous dire deux mots, Bradstreet.

– Certainement, Monsieur Holmes. Entrez dans ma pièce, ici.

C'était une petite pièce qui avait des airs de bureau avec un énorme registre sur la table et un téléphone à demi encastré dans le mur. L'inspecteur s'assît à son pupitre.

– Et que puis-je pour vous, Monsieur Holmes ?

– C'est à propos de ce mendiant Boone, celui qui est impliqué dans la disparition de M. Neville Saint-Clair, de Lee.

– Oui, on l’a amené ici hier et on le garde à notre disposition pour plus ample informé.

– C’est ce qu’on m’a dit. Vous l’avez ici ?

– En cellule.

– Est-il calme ?

– Oh ! il ne donne aucun embarras. Il est seulement d’une saleté !

– Sale ?

– Oui, c’est tout ce que nous pouvons faire que de le faire se laver les mains, et son visage est aussi noir que celui d’un ramoneur. Ah ! une fois son affaire réglée, on lui fera prendre quelque chose comme bain, je vous le promets et je crois que si vous le voyiez, vous seriez d’accord avec moi pour dire qu’il en a besoin.

– Je voudrais bien le voir.

– Vraiment ? C’est facile. Venez par ici. Vous pouvez laisser votre sac.

– Non, je crois que je vais le prendre.

– Très bien. Venez par ici, s’il vous plaît.

Il nous guida le long d’un couloir, ouvrît une porte barricadée, descendit un escalier tournant et nous amena dans un corridor blanchi à la chaux avec une rangée de portes de chaque côté.

– La troisième à droite, c’est la sienne ! dit l’inspecteur. C’est ici !

Il fit sans bruit glisser un panneau dans la partie supérieure de la porte et regarda à l’intérieur.

– Il dort, dit-il. Vous pouvez très bien le voir.

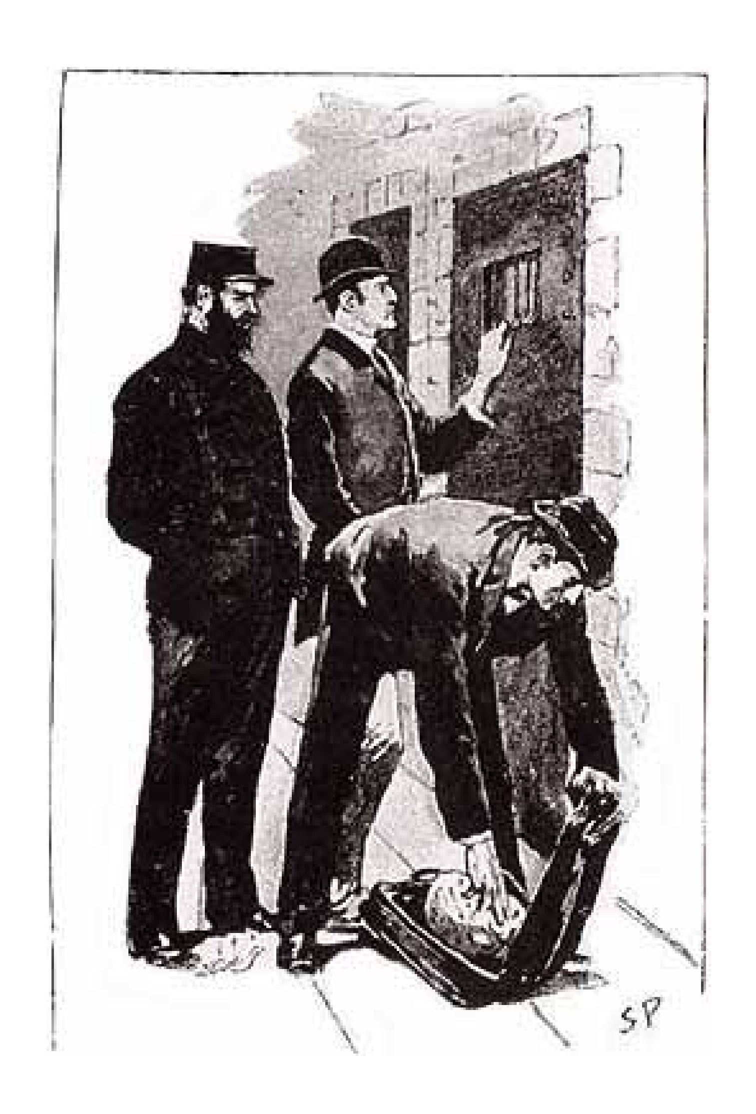
Nous regardâmes tous les deux par le grillage. Le prisonnier était couché, le visage tourné vers nous, il dormait d’un sommeil très profond ; il respirait lentement, et avec bruit. C’était un homme de taille moyenne. Pauvrement habillé comme il convenait à sa profession, il portait une chemise de couleur qui sortait par une déchirure de son vêtement en guenilles. Il était, comme le policier nous l’avait dit, extrêmement sale ; toutefois la saleté qui couvrait son visage ne pouvait cacher sa laideur repoussante. Une large couture, résultant d’une vieille cicatrice, courait de l’œil au menton et, par sa contraction, avait retourné une partie de la lèvre supérieure de telle sorte que trois dents qui restaient perpétuellement visibles lui donnaient un air hargneux. Une tignasse de cheveux d’un rouge vif descendait sur ses yeux et sur son front.

– C’est une beauté, hein ? dit l’inspecteur.

– Il a certainement besoin qu’on le lave, observa Holmes. Je m’en doutais et j’ai pris la liberté d’en apporter avec moi les moyens.

Tout en parlant, il ouvrit son sac de voyage et en sortit, à mon grand étonnement, une très grosse éponge de bain.

– Hi ! Hi ! vous êtes un rigolo ! dit l’inspecteur en riant à demi.



– Maintenant, Si vous voulez bien avoir la grande amabilité d’ouvrir cette porte tout doucement, nous lui ferons bientôt prendre une figure beaucoup plus respectable.

– Pourquoi pas, je n’y vois pas d’objection. Il ne fait pas honneur aux cellules de Bow Street, hein ?

Il glissa sa clé dans la serrure et, sans bruit, nous pénétrâmes dans la cellule. Le dormeur se retourna à demi et tout de suite se remit à dormir profondément. Holmes se pencha sur la cruche à eau, y mouilla son éponge, puis, à deux reprises, en frotta avec vigueur le visage du prisonnier de haut en bas et de droite à gauche.

– Permettez-moi de vous présenter, cria-t-il, M. Neville Saint-Clair, de Lee, dans le comté de Kent !

Jamais de ma vie je n'ai vu pareil spectacle. Le visage de l'homme pela sous l'éponge comme l'écorce d'un arbre. Disparurent également l'horrible cicatrice qui couturait ce visage et la lèvre retournée qui lui donnait son hideux ricanement. Une légère secousse détacha les cheveux roux emmêlés et, assis devant nous, dans son lit, il ne resta plus qu'un homme pâle, au visage morose et à l'air distingué, qui se frottait les yeux et regardait autour de lui, abasourdi et encore endormi. Puis, se rendant tout à coup compte qu'il était démasqué, il poussa un cri perçant et se rejeta sur le lit, le visage contre l'oreiller.



– Bon Dieu s'écria l'inspecteur, en effet, c'est bien le disparu. Je le reconnais par sa photo.

Le prisonnier se retourna, avec l'air insouciant d'un homme qui s'abandonne à son destin.

– D'accord, dit-il, mais, je vous en prie, de quoi m'accuse-t-on ?

– D'avoir fait disparaître M. Neville Saint… Oh ! au fait, on ne peut pas vous accuser de ça, à moins qu'on ne vous poursuive

pour tentative de suicide, dit l'inspecteur avec une grimace. Eh bien, il y a vingt-sept ans que je suis dans la police, mais ça, en vérité, ça décroche la timbale !

– Si je suis M. Neville Saint-Clair, il est évident alors qu'il n'y a pas eu de crime et que, par conséquent, on me détient illégalement.

– Il n'y a pas eu de crime, dit Holmes, mais une grosse erreur a été commise. Vous auriez mieux fait d'avoir confiance en votre femme.

– Ce n'était pas pour ma femme, c'était à cause des enfants… grommela le prisonnier. Seigneur ! Je ne voulais pas qu'ils eussent honte de leur père. Mon Dieu ! être ainsi démasqué ! Que faire ?

Sherlock Holmes s'assit à côté de lui sur la couchette et avec bonté lui tapa sur l'épaule.

– Si vous laissez un tribunal débrouiller la chose, dit-il, vous ne pourrez, bien entendu, éviter la publicité. D'autre part, si vous persuadez la police qu'il n'y a pas lieu d'intenter une action contre vous, il n'y a pas, que je sache, la moindre raison pour que les détails soient communiqués aux journaux. L'inspecteur Bradstreet, j'en suis sûr, prendrait note de tout ce que vous pourriez nous dire et le soumettrait aux autorités compétentes. En ce cas, votre affaire n'irait jamais devant un tribunal.

– Dieu vous bénisse ! s'écria le prisonnier avec véhémence. J'aurais enduré la prison, et davantage, la pendaison même, plutôt que de laisser mon misérable secret devenir une tare familiale aux yeux de mes enfants.

« Vous serez les premiers à connaître mon histoire. Mon père était maître d'école à Chesterfield où j'ai reçu une excellente éducation. J'ai voyagé dans ma jeunesse, j'ai fait du théâtre et

finalement je suis devenu reporter dans un journal du soir de Londres. Un jour, mon rédacteur en chef désira avoir une série d'articles sur la mendicité dans la capitale, et je m'offris pour les faire. Ce fut le point de départ de toutes mes aventures. Ce n'était qu'en essayant de mendier en amateur que je pouvais entrer en possession des faits sur lesquels je bâtissais mes articles. Au temps que j'étais acteur, j'avais naturellement appris tous les secrets de l'art de se grimer, et mon habileté m'avait rendu célèbre dans la profession. Je me peignis donc le visage et pour me rendre aussi pitoyable que possible, je me fis une belle cicatrice tout en immobilisant un des côtés de ma lèvre, retroussée au moyen d'une petite bande de taffetas couleur de chair. Et puis, avec une perruque rousse et des vêtements de circonstance, je me suis installé dans le coin le plus fréquenté de la Cité, avec l'air de vendre des allumettes, mais en fait, en demandant la charité. Pendant sept heures j'exerçai mon métier et quand je rentrai le soir chez moi, je découvris, à ma grande surprise, que je n'avais pas reçu moins de vingt-six shillings et quatre pence.

« J'écrivis mes articles et je ne pensais plus guère à cette aventure quand, un peu plus tard, après avoir endossé une traite pour un ami, je reçus une assignation d'avoir à payer trente-cinq livres. Je ne savais que faire ni où me procurer l'argent, quand une idée me vint. J'ai demandé un délai de quinze jours à mon créancier et un congé à mon journal et j 'ai passé ce temps à mendier dans la Cité, déguisé comme vous savez. En dix jours j'avais l'argent et la dette était payée.

« Vous pouvez imaginer qu'il était dur de se remettre à un travail fatigant pour deux livres par semaine quand je savais que je pouvais gagner autant en une seule journée rien qu'en me barbouillant la face avec un peu de couleur, et en demeurant tranquillement assis à côté de ma casquette posée par terre. Il y eut un long débat entre mon orgueil et l'argent, mais les livres l'emportèrent en fin de compte. Je renonçai au reportage et, jour après jour, dans le coin que j'avais choisi d'emblée, je m'assis, inspirant la pitié par mon lugubre visage et remplissant mes

poches de sous. Un seul homme connaissait mon secret. C'était le tenancier du bouge où je logeais dans Swandam Lane. Je pouvais chaque matin en sortir sous l'aspect d'un mendiant crasseux et, le soir, m'y transformer en un monsieur bien habillé. Cet individu – un certain Lascar – je le payais si largement pour sa chambre, que je savais que mon secret ne risquait rien en sa possession.

« J'ai bientôt constaté que je mettais de côté des sommes considérables. Je ne prétends pas que n'importe quel mendiant des rues de Londres peut gagner sept cents livres par an – et c'est là moins que je ne me faisais en moyenne – mais j'avais des avantages exceptionnels, grâce à ma science du maquillage et aussi grâce à une facilité de repartie qui devint plus grande par l'habitude et qui fit de moi un type bien connu de la Cité. Toute la journée une pluie de sous, agrémentée de piécettes d'argent, tombait sur moi et c était une bien mauvaise journée que celle où je ne recueillais pas mes deux livres.

« A mesure que je devenais plus riche, je devenais plus ambitieux ; je pris une maison à la campagne et un beau jour je me suis marié sans que personne soupçonnât mon véritable métier. Ma chère femme savait que j'étais occupé dans la Cité ; elle ne savait guère à quoi.

« Lundi dernier, j'avais fini ma journée et je m'habillais dans ma chambre au-dessus de la fumerie d'opium quand je regardai par la fenêtre et je vis, avec horreur et surprise, que ma femme était là, dans la rue, les yeux en plein fixés sur moi. J'ai poussé un cri de surprise, j'ai levé les bras pour cacher mon visage et, me précipitant vers mon confident, vers Lascar, je l'ai supplié d'empêcher qui que ce fût de monter dans ma chambre. J'ai entendu en bas la voix de ma femme, mais je savais qu'elle ne pourrait pas monter. Rapidement j'ai enlevé mes vêtements, j'ai endossé ceux du mendiant, j'ai mis mes fards et ma perruque. Même les yeux d'une épouse ne pouvaient pas percer un déguisement aussi complet. Mais il me vint alors à la pensée qu'on pourrait fouiller la pièce et que mes vêtements risquaient de me trahir. J'ai vivement ouvert la fenêtre – mouvement violent

qui fît se rouvrir une petite coupure que je m'étais faite dans notre chambre à coucher ce matin-là. Là-dessus, j'ai saisi mon habit qui était alourdi par les sous que je venais d'y mettre, en les déversant du sac de cuir dans lequel je fourrais mes gains. Je l'ai lancé par la fenêtre et il a disparu dans la Tamise. Les autres vêtements auraient suivi, mais à ce moment-là les agents grimpaient l'escalier quatre à quatre et, quelques minutes plus tard, je constatai – ce qui me fit plutôt plaisir, je l'avoue – qu'au lieu d'identifier en moi M. Neville Saint-Clair, on m'arrêtait comme son assassin.

« Je ne crois pas qu'il y ait autre chose à vous expliquer. J'étais bien résolu à garder mon déguisement aussi longtemps que possible, ce qui explique ma répugnance à me laver. Sachant que ma femme serait en proie à une terrible anxiété, j'ai enlevé ma bague et je l'ai confiée à Lascar à un moment où aucun agent ne me surveillait. J'ai griffonné en même temps quelques mots pour lui dire qu'il n'y avait aucune raison d'avoir peur.

– Ce billet ne lui est parvenu qu'hier, dit Holmes.

– Grand Dieu ! Quelle semaine elle a dû passer !

– La police surveillait Lascar, dit l'inspecteur Bradstreet, et je comprends sans peine qu'il ait trouvé quelque difficulté à expédier cette lettre sans qu'on le voie. Peut-être l'a-t-il passée à un de ses clients, à un marin qui l'aura complètement oubliée pendant quelques jours.

– C'est bien cela, dît Holmes, approuvant d'un signe de tête. Je n'en doute point. Mais vous n'avez donc jamais été poursuivi pour mendicité ?

– Que si ! maintes fois ; mais qu'était-ce qu'une amende pour moi ?

– Il va pourtant falloir que ça cesse, dit Bradstreet. Pour que la police consente à faire le silence sur cette affaire, il faudra qu'il n'y ait plus de Hugh Boone.

– Je l'ai juré par le serment le plus solennel que puisse faire un homme.

– En ce cas, je crois que ça n'ira probablement pas plus loin. Mais Si on vous y reprend, alors tout se saura. Pour sûr, Monsieur Holmes, que nous vous sommes fort obligés d'avoir éclairci cette affaire. Je voudrais bien savoir comment vous obtenez ces résultats-là !

– J'ai obtenu celui-ci, dit mon ami, en restant assis sur cinq coussins et en brûlant un paquet de tabac. Je crois, Watson, que si nous rentrons à Baker Street en voiture, nous y serons juste à temps pour le déjeuner.

Arthur Conan Doyle.

Toutes les aventures de Sherlock Holmes

Liste des quatre romans et cinquante-six nouvelles qui constituent les aventures de Sherlock Holmes, publiées par Sir Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927.

Romans

* Une Étude en Rouge (novembre 1887)
* Le Signe des Quatre (février 1890)
* Le Chien des Baskerville (août 1901 à mai 1902)
* La Vallée de la Peur (sept 1914 à mai 1915)

Les Aventures de Sherlock Holmes

* Un Scandale en Bohême (juillet 1891)
* La Ligue des Rouquins (août 1891)
* Une Affaire d'Identité (septembre 1891)
* Le Mystère de Val Boscombe (octobre 1891)
* Les Cinq Pépins d'Orange (novembre 1891)
* L'Homme à la Lèvre Tordue (décembre 1891)
* L'Escarboucle Bleue (janvier 1892)
* Le Ruban Moucheté (février 1892)
* Le Pouce de l'Ingénieur (mars 1892)
* Un Aristocrate Célibataire (avril 1892)
* Le Diadème de Beryls (mai 1892)
* Les Hêtres Rouges (juin 1892)

Les Mémoires de Sherlock Holmes

* Flamme d'Argent (décembre 1892)
* La Boite en Carton (janvier 1893)
* La Figure Jaune (février 1893)
* L'Employé de l'Agent de Change (mars 1893)
* Le Gloria-Scott (avril 1893)
* Le Rituel des Musgrave (mai 1893)
* Les Propriétaires de Reigate (juin 1893)

* Le Tordu (juillet 1893)
* Le Pensionnaire en Traitement (août 1893)
* L'Interprète Grec (septembre 1893)
* Le Traité Naval (octobre / novembre 1893)
* Le Dernier Problème (décembre 1893)

Le Retour de Sherlock Holmes

* La Maison Vide (26 septembre 1903)
* L'Entrepreneur de Norwood (31 octobre 1903)
* Les Hommes Dansants (décembre 1903)
* La Cycliste Solitaire (26 décembre 1903)
* L'École du prieuré (30 janvier 1904)
* Peter le Noir (27 février 1904)
* Charles Auguste Milverton (26 mars 1904)
* Les Six Napoléons (30 avril 1904)
* Les Trois Étudiants (juin 1904)
* Le Pince-Nez en Or (juillet 1904)
* Un Trois-Quarts a été perdu (août 1904)
* Le Manoir de L'Abbaye (septembre 1904)
* La Deuxième Tâche (décembre 1904)

Son Dernier Coup d'Archet

* L'aventure de Wisteria Lodge (15 août 1908)
* Les Plans du Bruce-Partington (décembre 1908)
* Le Pied du Diable (décembre 1910)
* Le Cercle Rouge (mars/avril 1911)
* La Disparition de Lady Frances Carfax (décembre 1911)
* Le détective agonisant (22 novembre 1913)
* Son Dernier Coup d'Archet (septembre 1917)

Les Archives de Sherlock Holmes

* La Pierre de Mazarin (octobre 1921)
* Le Problème du Pont de Thor (février et mars 1922)
* L'Homme qui Grimpait (mars 1923)

* Le Vampire du Sussex (janvier 1924)
* Les Trois Garrideb (25 octobre 1924)
* L'Illustre Client (8 novembre 1924)
* Les Trois Pignons (18 septembre 1926)
* Le Soldat Blanchi (16 octobre 1926)
* La Crinière du Lion (27 novembre 1926)
* Le Marchand de Couleurs Retiré des Affaires (18 décembre. 1926)
* La Pensionnaire Voilée (22 janvier 1927)
* L'Aventure de Shoscombe Old Place (5 mars 1927)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits

Corrections, édition, conversion informatique et publication par :

Coolmicro

du groupe

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.coolmicro.org/livres.php

——

24 septembre 2003

——

- Source :

http://www.sherlock-holmes.org/
http://www.bakerstreet221b.de/main.htm pour les images

- Sites WEB à consulter sur Sherlock Holmes :

http://www.sshf.com/ Le site de référence de la Société Sherlock Holmes de France
http://www.sherlock-holmes.org/
http://conan.doyle.free.fr/

- Dispositions :

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**